

songes de la plus haute importance pour les lecteurs du *Fantasque*.

Imaginez-vous que pendant mon sommeil, j'ai vu un monstre étrange, à forme humaine, dont la bouche était souillée de sang et ses yeux lançaient des éclairs.

Dans sa main droite il tenait un énorme serpent qui se tordait d'une manière étrange, et tous le fuyaient comme l'on fait à la vue d'un spectre hideux.

Je frissonnai à l'aspect de ce monstre ; et peu à peu, reprenant courage, je hasardai cette question : Comment te nomme-t-on sur la terre ?

—Je suis, dit-il, le démon de la Calomnie ; j'établis mon empire dans les cœurs assez pervers pour dire du mal de leurs frères. Ainsi, j'ai plusieurs organes dans la presse du pays qui font ma force et qui sont membre de mon empire.

Dans un deuxième songe, je vis des hommes aux cœurs généreux, et qui n'ambitionnaient que le bonheur de leurs frères.

A leur aspect, le monstre du premier rêve apparut, et bondissant comme un taureau furieux, il chercha à se précipiter sur chacun des personnages sus-mentionnés. A cette vue je sentis mes cheveux se hérissier, mes os tressaillirent et tout mon corps frémit d'horreur.

Je me réveillai.

Samedi prochain, je relaterai au long ces deux songes épouvantables, pour l'édification publique.

ARTHUR DORVAL.

Les mystères de la nuit !

Allons, minuit sonne ! On frappe à ma porte. Qu'y a-t-il ?

Ah ! c'est un de nos typographes, qui vient sans doute me demander de l'argent.

—Allons, que voulez-vous, de l'argent ? je n'en ai pas.

Ces gens là sont à nous faire mourir ! ça n'a pas le moindre esprit public, pas le moindre patriotisme, et si vous ne les payez pas ils vous servent encore plus mal que quand vous les payez régulièrement.

Oh ! il faudra en finir avec ces gens là. Voici notre projet. Nous allons faire venir de Philadelphie, par *Express*, une boîte pleine de typographes en carton, de la célèbre manufacture de McKellar, Smith & Jordan, et que nous pourrons utiliser avant peu ; le temps seulement de leur apprendre à lire.



Salles d'exercices militaires du gouvernement, pour faire des généraux !

—Mais monsieur.....

—Laissez-moi, insolent, je n'ai pas d'argent ; il faut laisser vendre le *Fantasque*, avant que de me faire une pareille demande. Pensez-vous que je vais aller en voler pour vous plaire ?

—Mais, Monsieur..... je ne vous demande pas d'argent, vous ne me devez rien, mon mois n'est pas encore fini.

—Ah ! c'est une autre affaire ! parlez donc mon brave ; que ne me disiez vous pas cela de suite ; vous m'avez mis d'une humeur... Eh bien ! que voulez-vous ?

—Voilà ce que c'est quand on ne donne pas aux gens le temps de s'exprimer. Voici le but de ma visite.

On dit, quelque part, que vous pourriez faire beaucoup d'argent si vous vous mettiez du côté du gouvernement. J'ai entendu, l'autre jour, une conversation à la porte de la chambre d'un ministre, d'où il s'agissait du *Fantasque*, et des moyens à prendre pour vous avoir de leur côté.

—Taisez-vous, maraud !..... le *Fantasque* irait pactiser avec un parti au détriment de l'autre ? Jamais ! Ma fortune repose dans la noblesse de mes procédés. Mais, nous pourrions tirer bon parti de ce système d'écouter aux portes des ministres, ça nous permettrait mieux d'apprécier la situation. Vous feriez bien d'aller écouter souvent à cette porte ; cela pourrait devenir intéressant, et surtout utile. Pensez-y !

—Oh ! je n'y manquerai pas !..... si vous me le permettez.

—Si je le permets ? diantre. Oh oui ! Allons, séparons-nous, car il faut que je commence à écrire.

—En effet, monsieur, il faut de la copie de bonne heure,

demain matin. Est-elle prête ?

—Eh ! non, morbleu, puisqu'il faut que je commence !

—A l'heure qu'il est ?

—Sans doute ; elle sera prête demain. Allez !

Alphonse LE PAGE.

Le Caquet.

Je bavarde, tu parles, il jase, nous bavardons, vous parlez, ils jasent.

Cher *Fantasque*,

Vos amours persistent chez vous, les miennes insistent à la maison : c'est un embarras problématique que la philosophie fantastique peut seule résoudre, je ne m'en mêle pas.

Je vous ai ouvert, sans cérémonie extraordinaire, les portes de mon cœur, vous les fermez impitoyablement avec l'un des cadenas de la prison et armé de vos ciseaux, vous m'avez raccourci et diminué la prétention humoristique : le *fair play* murmure, grogne et se rebiffe. Le besoin de rire nous rapproche, mais l'opinion contraire nous éloigne. Y aura-t-il entre votre amitié fantastique et l'intérêt humoristique que je vous porte un cataclysme ? Je l'ignore !

La logique diplômée de la prescience pourrait peut-être préciser sur les événements de l'avenir, mais quant à moi, mon cerveau est dans la *brume* à cet égard et je préfère jeter l'ancre et attendre qu'il fasse clair pour vous en parler à cœur déboutonné.

Tout de même, mon cher *Fantasque*, vous partez en pleurnichant d'un œil, je reste en riant de l'autre ; vous n'obéissez pas, moi je ne commande à personne et c'est ce qui m'embête.

Facile à éveiller et dormant

la puce à l'oreille, j'ai involontairement fait faire le saut à votre sensiblerie fantastiquement mignonne, mes *flèches ont effleuré*, paraît-il, les *chairs* de votre délicate susceptibilité nerveuse, les princes de la médecine dominante d'Ontario prétendent que quand une nature ressent le *bobo* que lui inflige la pointe d'une épingle, c'est un excellent symptôme et la preuve certaine que la disposition cérébrale et cordiale est sensiblement gigottante.

Je m'aperçois, mon cher *Fantasque*, qu'il y a chez vous de l'esprit, de l'âme, du cœur et beaucoup de *similitude* classique et littéraire : bravo ! bravisimo ! Acceptez, s'il vous plaît, pour me faire plaisir, mes félicitations fantastiques les plus cordiales, et saperloïte hurra pour le *Fantasque* ! ! !

Permettez-moi maintenant, cher *Fantasque*, de vous assurer, la main sur la conscience humoristique, que mes *flèches* n'ont pas bougé dans le carquois, ma gaité caractéristique n'en use pas, l'intérêt que je vous porte a seulement voulu essayer, en riant, de vous décocher le côté le plus finement tourné de votre jolie moustache, et si mon désir de vous être utile a allongé la patte jusqu'à l'épiderme de votre sensiblerie, ma foi, je le regrette et me hâte de vous faire parvenir mon *apologie électrique*.

Puis, cher *Fantasque*, comme les bons comptes font les bons amis, et que quiconque paye ses dettes s'enrichit, je vous dois une bonne dose de gratitude sérieuse, et pas plus tard que tout de suite, je m'acquitte du devoir dans le but de vous plaire et de m'enrichir bien entendu : la charité la plus à la mode, c'est de ne pas s'oublier, n'est-ce pas ?

Vous le savez, mon cher *Fantasque*, avec de l'argent dans le gousset, on a presque toujours de l'esprit et c'est aussi l'argent avec lequel s'achète le plumage : "et beau plumage, bel oiseau" a dit La-fontaine.

Ainsi donc, pour acquitter tout de suite la dette de reconnaissance que je dois à votre bonté, cher *Fantasque*, ma tabatière, gonflée de plaisir pour le compliment très flatteur que vous avez eu l'obligeance de lui adresser dans les colonnes de votre feuille trop petite pour contenir l'esprit qui préside à sa rédaction, ma tabatière, dis-je, vous remercie et vous donne l'accolade fraternelle et se laissant aller un peu aux entraînements de *représailles*, elle vous assure que